

Les Illusions de la Politique Anglaise et la Valeur Moderne des Alliances

Les hommes d'Etat dirigeant les peuples stabilisés par un long passé...

Certains de ces principes sont, d'ailleurs, si stables qu'ils sont appliqués par des hommes d'Etat...

Le plus stabilisé des peuples actuels est l'Angleterre et c'est pourquoi la conduite de ses gouvernements...

"C'est pour nous-mêmes, écrivait le Times en 1915, que nous avons tiré l'épée, afin de demeurer les maîtres de la mer et du commerce du monde."

Les journaux français faisaient preuve d'une naïveté un peu excessive quand ils répétaient sans cesse, durant la guerre, que l'Angleterre était jointe à nous pour défendre la cause du droit et de la justice...

L'Allemagne abattue, il fallait empêcher la France de devenir trop forte, et c'est pourquoi les hommes d'Etat anglais s'opposèrent, avec une énergie...

Halluciné par la crainte de perdre une alliance tenue pour nécessaire, nos gouvernements célébrèrent à toutes les occasions l'Angleterre et facilitèrent ainsi l'établissement rapide de son hégémonie en Europe.

En Europe, et aussi en Orient, elle ne fit que suivre les degrés de sa politique traditionnelle d'agrandissement.

Après s'être emparée de toutes les colonies allemandes, l'Angleterre établit son protectorat sur l'Egypte, la Mésopotamie, la Palestine et la Perse.

Le but de ces conquêtes n'était pas uniquement politique, mais encore commercial. Elles visaient, notamment, la possession des gisements pétroliers de l'Asie Mineure.

Le pétrole tend, on le sait, à remplacer la houille. Son rôle dans la dernière guerre fut considérable. Sans pétrole, les avions n'auraient pu voler ni les avions voler.

Si les conquêtes immenses de territoire réalisées par l'Angleterre depuis les débuts de la paix avaient pu être décevues, elle eût réalisé sur l'Europe et l'Orient une hégémonie supérieure à celle de l'Allemagne avant la guerre et voisine de celle tentée par Napoléon.

Mais voici qu'en un temps très court ce gigantesque rêve s'est écroulé. L'Angleterre a dû abandonner son protectorat sur l'Egypte, la Perse et Constantinople. Les détachements britanniques qui avaient envahi tous les terrains pétroliers du proche Orient ont dû évacuer Batoum, Téhéran, Erzeroum, etc., en un mot toutes les régions pétrolières qui sont du Caucase au golfe Persique, du Turkestan russe à la Mésopotamie. Aucun soldat britannique ne s'y trouve aujourd'hui.

Ces profonds échecs résultent de ce que, en suivant les règles de sa politique traditionnelle, l'Angleterre n'a pas tenu compte de facteurs psychologiques nouveaux dérivés des changements de mentalité créés par la guerre.

Le grand conflit a donné aux peuples de l'Orient, aussi bien, d'ailleurs, qu'à ceux de l'Occident, des besoins d'indépendance résultant de causes diverses parmi lesquelles figure la conscience de leur force.

En Orient, la religion musulmane a orienté ces aspirations. L'Islam, réveillé brusquement, unifia des races différentes vers un but commun.

L'Angleterre ne le soupçonnait pas lorsqu'elle crut pouvoir dépecer impunément à son profit la Turquie et priver de tout pouvoir politique le commandeur des croyants, personnage aussi vénéré par les musulmans que le pape par les chrétiens.

Une telle erreur de psychologie est inexplicable. L'exemple de l'Irlande, séparée en deux régions par des haines religieuses irréductibles, aurait dû montrer aux hommes d'Etat anglais que les croyances mystiques peuvent acquérir un pouvoir supérieur à celui des canons.

En politique, les moindres erreurs de psychologie engendrent parfois de lourds désastres. On sait ce qu'ont coûté à la France les illusions du Mexique et l'appui moral qu'elle donna à la Prusse quand elle voulut abattre l'Autriche.

L'Angleterre commit des erreurs aussi lourdes en s'attaquant à l'Islam. Nos hommes politiques furent très sages lorsque, après pas mal d'hésitations, ils finirent par comprendre la nécessité de rendre aux Turcs leur indépendance au lieu de les expulser d'Europe comme le voulait le premier ministre qui dirigeait les destinées britanniques.

La Turquie reprenant possession de Constantinople et restant une puissance européenne n'est pas dangereuse. Refoulée en Asie, elle fut devenue, avec l'appui des bolchevistes, un danger redoutable, aussi bien pour l'Angleterre que pour le reste de l'Europe.

Reposés partout en Orient et voyant se réduire de moitié les exportations dont ils vivent, les Anglais cherchent d'autres marchés pour leurs marchandises, et c'est pourquoi leur premier ministre entra en relations avec les chefs communistes de Moscou. Mais, ici encore, il s'est heurté à des forces religieuses, car le communisme est devenu une foi nouvelle animée de toute l'ardeur des neophytes contre les faux dieux. Ses apôtres leur consacrent à la propagation de leur croyance les rares ressources qu'ils possèdent encore.

La France n'a pas à subir les mêmes hostilités que l'Angleterre, mais devant elle se dresse un terrible ennemi héréditaire, obsédé par le rêve de venger sa défaite.

Dans de telles conjonctures, quelle doit être notre conduite? Restent armés, évidemment. Mais devons-nous préparer des alliances en cas de futures guerres? Peut-on espérer, par exemple, qu'une alliance avec l'Angleterre pourrait conjurer le péril?

L'illusion du pouvoir des alliances — legs de la diplomatie traditionnelle — a depuis la fin de la guerre. Nous lui avons sacrifié des intérêts fort précieux pendant la rédaction du traité de paix et les nombreuses conférences qui le suivirent.

Si la signature d'un traité d'alliance entre peuples était aussi respectée que celle des contrats entre particuliers, les alliances pourraient être précieuses; mais les lois de la morale internationale étant dépourvues de force, parce qu'elles ne comportent pas de sanctions, les traités d'alliance ne survivent guère à la disparition des intérêts qui les firent naître.

La dernière guerre a montré de quel faible poids pèsent les traités quand les intérêts des parties contractantes viennent à diverger. De quelle utilité fut pour l'Allemagne son traité d'alliance avec l'Italie et la Roumanie? Des que celles-ci eurent un avantage, elles se tournèrent contre leur ancienne alliée.

De même pour la Russie. Bien que nous fussions entrés en guerre uniquement pour la défendre, elle nous abandonna dès que son intérêt lui conseilla cet abandon.

De même encore pour l'Autriche, qui, vers la fin de la guerre, cherchait à rompre son alliance avec l'Allemagne et nous le fit savoir.

Inutiles souvent, les traités d'alliance deviennent parfois fort dangereux. Les querelles de l'Autriche avec la Serbie nous étaient profondément indifférentes et cependant, à cause de notre traité avec la Russie, il nous fallut subir une guerre effroyable. L'alliance franco-russe nous coûta 1,500,000 hommes, la ruine de plusieurs départements et un nombre immense de milliards.

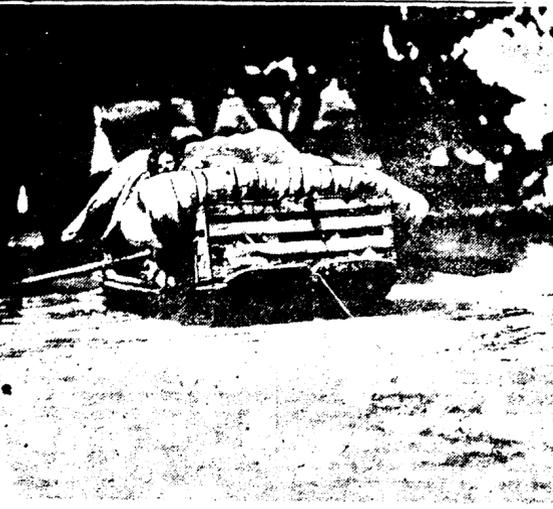
Les pays qui aidèrent le plus pendant la guerre, c'est-à-dire l'Angleterre et l'Amérique, furent justement ceux avec lesquels nous n'avions aucun traité.

On a souvent affirmé que si, en 1914, l'Angleterre avait déclaré immédiatement ses intentions, l'Allemagne ne serait probablement pas entrée en guerre. On oublie alors que ce retard fut une des conséquences nécessaires de la politique traditionnelle de l'Angleterre. Son intérêt à se joindre à nous existait seulement quand l'Allemagne, contrairement à l'espérance des hommes d'Etat anglais, voyait la neutralité belge et menaçait Anvers.

Tous ces exemples mettent en évidence les bases psychologiques des alliances et permettent de pressentir le sens futur du mot alliance.

Avec l'évolution actuelle du monde et la mobilité des intérêts économiques, les associations qualifiées d'alliances ne représenteront que l'association momentanée d'intérêts semblables et ne survivront pas à la disparition de cet communauté d'intérêts. Actuellement, les intérêts de l'An-

LES INONDATIONS A ST. BERNARD



Un habitant des environs de Poydras déménageant en hâte de sa ferme située dans les parages affectés par la catastrophe.

gleterre et de la France sont sur beaucoup de points identiques. La revanche de l'Allemagne serait, en effet, également funeste pour les deux pays.

De cette nécessité, tous les hommes d'Etat anglais ne sont pas cependant persuadés et c'est pourquoi le traité d'alliance qu'ils proposent est si incertain.

Incertain et dangereux aussi. Le primitif projet de traité qui engageait seulement l'Angleterre à nous défendre en cas d'attaque de l'Allemagne a été maladroitement remplacé par une rédaction d'après laquelle la France s'engageait également à défendre l'Angleterre dans le cas où elle entrerait en conflit avec une autre puissance. Je tiens d'une source sûre, que l'Amérique n'est crue visée par ce nouveau projet qui, en obligeant la flotte française à se joindre à la flotte anglaise en cas de conflit en Orient, compromet l'équilibre péniblement établi à Washington. La vive irritation qui en résulta serait la vraie cause des demandes inopinées d'indemnités dont les Alliés furent si surpris.

Laissons de côté pour le moment tous ces inutiles projets. Entre l'Angleterre et nous, l'entente se manifesterait dès qu'elle aura compris — et certainement elle le comprendra bientôt — que ses intérêts sont très voisins des nôtres.

Quant le déroulement des faits aura bien fixé cette idée dans l'âme des dirigeants britanniques, leur conduite à notre égard changera complètement. Nous ne verrons plus alors comme aujourd'hui tous les agents diplomatiques de l'Angleterre entreprendre en Syrie, au Maroc, en Tunisie, en un mot partout, contre la France une propagande aussi active que jadis celle des Allemands.

C'est pas sur les discours des chefs d'Etat qu'il faut juger leurs véritables sentiments, mais d'après la conduite journalière des agents qu'ils inspirent. C'est seulement le jour où cette conduite changera que l'on pourra dire qu'entre la France et l'Angleterre existe une véritable entente. Réalisée dans les âmes, elle sera bien autrement efficace que les aléatoires engagements des traités. GUSTAVE LE BON.

Obsèques Pontificales en France

En l'année 1352 et le 6 décembre, jour de saint Nicolas, le pape Clément VI rendit son âme à Dieu en la ville d'Avignon.

Au printemps suivant, quand les routes furent couvertes, un cortège magnifique conduit en grande pompe la dépouille du défunt, coussée dans une peau de cerf, jusqu'au monastère de la Chaise-Dieu, en Auvergne. Ce cortège comptait cinq cardinaux: Hugues Romaric, du titre de San Lorenzo in Damazo, frère du pape; Guillaume d'Aigrefeuille, du titre de Sainte Marie in Transtevero, son cousin; Pierre Rogier de Beaufort, Guillaume de la Jugie et Nicolas de Besso, cardinaux-diacres, ses trois neveux, personnages qui avaient leur effigie sur le monument funéraire de leur oncle, construit de son vivant à la Chaise-Dieu par Pierre Roye, Jean de Sanhols et Jean David. En l'accompagnant à sa dernière demeure, ces princes de l'Eglise remplissaient un devoir de gratitude; ils étaient d'ailleurs entourés de délégations nombreuses. Huit archevêques, six évêques, plusieurs abbés, comtes et grands seigneurs, parmi lesquels Guillaume Ier de Beaufort tenait le premier rang, étaient présents.

Le cortège s'arrêta dans les principales villes de son itinéraire, et notamment au Puy, où le corps fut mis en chapelle ardente dans l'église des Carmes, et il arriva enfin le 8 avril à sa destination où il fut reçu par l'abbé Etienne d'Aigrefeuille, cousin du défunt. Le corps du pontife fut alors déposé, sur des barres de fer, dans un caveau creusé au milieu du chœur sous le monument funéraire. Les

DANS LA FOULE

OU EN ATTENDANT LES "SIR KNIGHTS"

A moins que vous n'ayez le privilège d'une place réservée sur les estrades décorées de la rue Canal ou du Square Lafayette, vous courez le risque, les jours de réjouissance, d'attendre une heure, deux heures même, plantés sur vos pieds, le passage d'un défilé.

S'il fait très chaud ou très froid, ou si encore vous craignez une onde, je devrais dire plus exactement une de ces averse torréfiées propres à la Nouvelle-Orléans, vous vous montrez fort impatients et maudissez les fâcheux contretemps qui ont pu retarder l'arrivée de cette fameuse parade. Mais, bien que, las d'attendre, vous préférerez rentrer chez vous sans avoir rien vu, et vous reposer dans un confortable "rocking-chair", vous restez là, parties par amour-propre, partie par curiosité inassouvie, et vous continuez d'attendre.

Avez-vous jamais songé, dans ces cas-là, à chercher une occupation quelconque qui vous fasse oublier, ou atténue tout au moins, et la longueur de l'attente, et votre fatigue?

Il en est une bien simple: regardez autour de vous les personnes et les choses qui vous entourent. Il est rare que vous ne découvriez aussitôt quelque chose de curieux à observer dans cette foule excitée aux éléments mêlés.

Je vous conseillerais de vous installer au Square Lafayette ou au "Lee Circle", places de choix en de telles occasions, car vous y aurez la chance de vous asseoir sur un des nombreux bancs installés là à cet effet, bancs qui ont actuellement l'avantage d'être abrités d'un soleil trop ardent par l'ombre de jeunes arbres.

Toutes ces conditions réunies, confortablement installés et l'esprit au frais, il ne vous reste plus qu'à laisser errer vos yeux au hasard. C'est ce que je fis mardi dernier, en attendant l'arrivée des "Sir Knights" qui ne se pressaient pas d'apparaître. Je regardais en face de moi, et mon regard tomba machinalement sur un groupe de dix individus, hommes et femmes, jeunes et vieux, qui semblaient faire partie de la même bande. J'en surpris un, faisant à son voisin un signe ressemblant à un signe de croix. Cela attirera mon attention et je me mis à considérer mon groupe plus curieusement. Un autre membre répondit au premier par un signe que je ne sus comment interpréter. Puis je vis un autre bras se lever, s'abaisser, et remarquai sur deux visages des mouvements d'yeux et de lèvres. Ce qui semblait étrange, c'est qu'aucun son ne semblait sortir de ces lèvres, entr'ouvertes par moments.

Au bout de quelques secondes, je me dis que ces gens-là devaient sans doute employer un langage secret pour parler de choses qu'ils ne voulaient être comprises de personne autre qu'eux. Mais après quelques minutes d'observation sérieuse, ayant vu toutes les lèvres s'agiter du même mouvement muet, je dus me rendre à l'évidence que j'avais devant moi un groupe de muets. Peut-être étaient-ils sourds aussi! Cela, je ne pourrais l'affirmer.

Tout fier de ma découverte, qui, selon toute probabilité semblait juste, je continuai d'étudier mon groupe avec un intérêt croissant. Les doigts des mains semblaient jouer le plus grand rôle dans ce langage spécial: c'étaient des combinaisons de deux, trois ou quatre doigts, ceux de la main gauche se croisant parfois avec ceux de la main droite, tantôt baissés ou levés lentement, puis brusquement, fonctionnant à tour de rôle à une allure vertigineuse qu'il me semblait impossible d'imiter. Un mouvement également accéléré et répété, ou une grimace, ou encore un sourire, puis subitement, tous cessaient de converser et regardaient anxieusement aussi loin que leurs regards pouvaient porter, au-dessus de cette masse mouvante de têtes, réunies là pour le même objet.

Alors, l'un d'eux remarquait quelque chose et voulant en faire part à ses camarades, il déversait brusquement un flot de signes mystérieux, agitant parfois ses doigts sous le nez de son voisin de telle façon qu'il semblait y avoir en présence un magnétiseur et un magnétié, et que des effluves magnétiques se transmettaient de l'un à l'autre. Neuf paires d'yeux prenaient alors une expression d'incrédulité et fixaient tout un même point jusqu'à ce qu'ayant découvert ce qu'ils cherchaient, un éclat de rire général se produisit.

Les mouvements des yeux étaient à peu près les seuls qui eussent quelque signification pour moi; tous les autres signes gardèrent leur secret jusqu'à la fin, et je pensais que ces déshérités de la nature avaient en ce moment un avantage sur moi. Je n'avais jamais réalisé auparavant que les mains puissent exprimer tant de choses. Et je demeurais pensif sur mon banc, ayant presque oublié ce qui m'avait amené là, et la foule qui m'entourait, lorsque brusquement, les sons d'une musique toute proche me tirèrent de ma rêverie. C'était la parade tant attendue. Les "Sir Knights" défilèrent sous mes yeux par centaines, par milliers,

LA FIANCEE

L'épouse, la compagne à mon cœur destinée, Promise à mon jeune tourment, Je ne la connais pas, mais je sais qu'elle est née; Elle respire en ce moment.

Son âge et ses devoirs lui font la vie étroite; Sa chambre est un frais petit coin; Elle y prend sa leçon, bien soumise et bien droite, Et sa mère n'est jamais loin.

Ma mère, parlez-lui du Bon Dieu, de la Vierge, Et des saints tant qu'il vous plaira; Oui, rendez-la timide et qu'elle brûle un cierge, Quand le tonnerre grondera.

Je veux, entendez-vous, qu'elle soit grave et tendre, Qu'elle grésille et qu'elle ait peur; Je veux que tout mon sang me serve à la défendre, A la caresser tout mon cœur.

Déjà dans l'inconnu je l'épouse et je l'aime, Tu m'appartiens dès le passé, Fiancée invisible et dont j'ignore même Le nom sans cesse prononcé.

A défaut de mes yeux, mon rêve te regarde, Je te soigne et te sera tout bas: "Que veux-tu? Le voici. Couvre-toi bien, prends garde, Au vent du soir, et ne sors pas."

Pour te sentir à moi je fais un peu le maître, Et je te gronde avec amour; Mais j'essuie aussitôt les pleurs que j'ai fait naître, Implorant ma grâce à mon tour.

Tu t'assieras, l'été, bien loin, dans la campagne, En robe claire, au bord de l'eau. Qu'il est bon d'emporter sa nouvelle compagne, Tout seul dans un pays nouveau!

Et dire que ma vie est cependant déserte, Que mon bonheur peut aujourd'hui passer tout près de moi dans la foule entr'ouverte, Qui se refermera sur lui,

Et que déjà peut-être elle m'est apparue dit: "La jolie enfant!" Peut-être suivons-nous toujours la même rue, Elle derrière et moi devant.

Nous pourrions nous croiser en un point de l'espace, Sans nous sourire, bien longtemps, Puisqu'on n'oserait dire à la vierge qui passe: "Vous êtes celle que j'attends."

Un jour, mais je sais trop ce que l'épreuve en coûte, J'ai cru la voir sur mon chemin. Et j'ai dit: "C'est bien vous." Je me trompais sans doute, Car elle a retiré sa main.

Depuis lors, je me tais; mon âme solitaire, Confie au Dieu qui sait unir Par les souffles du ciel les plantes sur la terre, Notre union dans l'avenir.

A moins que, me privant de la jamais connaître, La mort déjà n'ait emporté Ma femme encore enfant, toi qui n'aurais jamais été Et ne l'auras jamais été Sully Prudhomme.

mais mes yeux allaient de leurs belles plumes blanches à mon groupe de muets. Lorsque la hennière portant le nom de Michigan passa devant eux un éclair jaillit de leurs yeux, et le sourire sur les lèvres, ils applaudirent avec ferveur. Venaient-ils de là? Qui sait? Puis leur visage reprit son expression calme et sereine qui semblait refléter une joie intérieure intense. Peu après le défilé prit fin, et mes inconnus se perdirent dans la foule. LA CIGALE.

Le Suffrage Universel EN FRANCE

"La démocratie coule à pleins bords" disait jadis le grand orateur catholique français Montalembert. Bien rares, de fait, sont aujourd'hui les pays qui ne possèdent pas le suffrage universel. Mais qu'on ne s'imagine pas que le suffrage universel soit, par lui-même, un progrès. Pour le rendre capable de remplir sa mission, il faut l'éduquer, moralement, socialement, civiquement. Il faut encore l'organiser.

La France est l'un des premiers pays qui aient fait la conquête du suffrage universel. C'est aussi l'un des premiers où l'on ait compris la nécessité urgente d'une éducation sociale du peuple. Nombreux, aujourd'hui, sont les œuvres-cercles d'études, secrétariats sociaux, instituts populaires, semaines sociales, etc., ou les catholiques français, en particulier, s'attachent à former, dans les milieux ouvriers et employés non moins que dans les milieux intellectuels, cette élite sociale qui doit jouer, dans la masse, le rôle du levain que l'on mêle à la pâte pour la faire monter.

Mais si cette œuvre d'éducation est ébauchée depuis de longues années — plus qu'ébauchée même, car elle a donné d'excellents résultats déjà — presque tout reste à faire au point de vue de l'organisation même du suffrage universel. Or, justement, trois propositions de loi sont actuellement à l'étude, devant le Parlement français, qui répondent à cette préoccupation.

Nous vivons, en France, depuis 1918, sous le régime d'une loi électorale qui a organisé le scrutin de liste, mais sans représentation proportionnelle équitable. En effet, il suffit que, dans une circonscription, un parti ou une coalition de partis obtienne la majorité des suffrages, pour que ce parti ou cette coalition emporte tous les mandats législatifs, privant ainsi d'une juste représentation la minorité, si forte soit-elle.

A ce système, on propose — et plusieurs députés catholiques ne sont pas les derniers à le demander — de substituer la véritable représentation proportionnelle qui assurerait à chaque parti toute sa juste part, mais rien que sa juste part. Ainsi chacun pourrait se présenter devant les électeurs dans toute son indépendance et avec tout son programme, plutôt que de se noyer dans de vagues coalitions où l'accord des personnes n'est trop souvent réalisé qu'au détriment de la netteté des idées.

On propose, en outre, que soit institué le suffrage familial, suivant lequel le père ou la mère de famille pourraient voter pour leurs enfants mineurs en même temps que pour eux-mêmes. Les familles seraient donc représentées proportionnellement au nombre des enfants: le chef de famille nombreuses ne disposerait plus d'une simple voix comme le célibataire ou le ménage sans enfant.

Cette dernière réforme pourrait comporter ipso facto l'octroi du droit de vote aux femmes. Mais si le suffrage familial n'était pas adopté, il resterait qu'une proposition accordant le droit de vote aux femmes a été votée déjà par la Chambre des Députés et n'attend plus que la ratification — mais sera-t-elle prochaine? — du Sénat pour avoir force de loi.

L'exemple des divers pays où est institué le suffrage féminin prouve que l'influence de la femme sur la vie publique d'un pays est, en général, très salutaire au point de vue moral et social. Aussi bien, la réforme n'a-t-elle plus guère contre elle, en France, qu'une poignée de politiciens attardés dans un anticléricalisme périmé, qui osent redouter que le suffrage féminin favorise les intérêts religieux.

Regrets stériles et vains! L'anticléricalisme est, dès maintenant, mort en France. Il n'a même pas été besoin d'en appeler aux femmes pour le tuer. Les hommes y ont suffi. Car ces hommes-là, face à face avec la mort pendante, plus de quatre années, ont compris, à la faveur de la guerre étrangère, le néant — que dis-je? la folie criminelle de la guerre civile et religieuse. Répondant ce qui divise, ils sont surtout avides maintenant de ce qui unit. Ils veulent s'employer, de toute leur énergie, à refaire, moralement, socialement, matériellement, leur pays bouleversé par la tourmente sanglante. En organisant, selon les grands principes de justice et de moralité, le suffrage universel, ils contribueront efficacement à cette réfection nécessaire.

— R. Y. Z.

Le Symbole d'Ubu

Sans doute avez-vous ouï parler de ce personnage... Il est extrait d'une farce, vieille de trente-cinq ans à peine, et devenue, malgré son jeune âge, aussi légendaire que les fables de La Fontaine et les contes de Perrault. Chaque fois qu'elle reparait sur la scène — on ne la joue pas souvent — les spectateurs éprouvent une grosse déception. Je crois exprimer le sentiment de Pierre Brisson en disant combien la représentation qui vient d'en être donnée fut morne, ennuyeuse et agaçante. Le directeur de l'Œuvre, M. Lugné-Poe, a trop d'esprit et de goût pour nourrir à ce sujet la moindre illusion.

D'où vient donc la renommée de la pièce? L'histoire en est curieuse... Vers 1880, il existait au lycée de Rennes un maître d'études exécuté, on ne sait trop pourquoi, des élèves. Ceux-ci persécutaient le malheureux pion. Ils l'avaient débaptisé, mais de façon à le laisser aisément reconnaissable; ils l'appelaient le "père Heb" et lui prétaient des aventures grotesques. Le "père Heb", affolé, ridiculisé, amusait fort les lycéens qui, piqués d'émulation, enrichissaient chaque jour de traits bouffons sa physiognomie. Une sorte de scénario dialogue ayant ainsi été composé par deux rhétoriciens, les frères Morin, leur condisciple, Alfred Jarry, leur demanda la permission de s'en servir; il remania le petit ouvrage, le compléta, en modifia le titre. Ubu-Roi vint au monde.

L'intrigue est très simple et peu neuve. Ubu, officier de cavalerie, dévoré d'ambition, conspire contre Sa Majesté Venecias; il assassine traîtreusement son maître, s'empare du trône de Pologne, et là, monarque absolu, donne libre carrière à ses instincts. Il n'en a que de mauvais. Il est rapace, ruse, menteur, déloyal, ingrat, avide de jouissances, et surtout féroce. Il "désœuvre" les lycéens du royaume et confisque leurs biens; il tue les juges intègres qui osent lui résister. Sa femme est à l'avenant. Ce couple monstrueux incarne et symbolise tout ce qu'il y a d'ignominieux, de bas, de cruel et de "mouffé" dans l'humanité. Le père et la mère Ubu parlent le même langage. Le cynisme ordurier de leurs propos égale la scélératez de leurs actes. Noyé sous ce déluge d'immondices, le public de 1888 demeura d'abord stupéfait, puis se fâcha et siffla l'auteur et les interprètes. L'œuvre médiocre d'Alfred Jarry n'eût pas survécu à cette chute et le souvenir s'en fût totalement effacé, si ce banal accident n'avait donné lieu à une bataille littéraire. La plupart des critiques conviés jugèrent avec la dernière sévérité Ubu-Roi. "Une telle fumisterie", écrivait Sarcey, ne mérite que le silence et le mépris. Il y a trop longtemps que ces farces se moquent de nous. La mesure est comble." Quelques autres, par esprit de contradiction, par amusement, et pour se singulariser, crurent devoir défendre la pièce tombée... Des polémiques suivirent. Le nom d'Ubu, souvent imprimé, s'incrusta dans les mémoires. Les apologistes comme les détracteurs, en s'occupant de cette figure, lui attribuèrent des significations auxquelles l'inconscient et naïf Jarry n'avait pas songé.

Peu à peu, la silhouette s'enfla démesurément; le type devint populaire; il acquit une existence propre, indépendante de l'existence d'où il était sorti. On voulait désigner un individu taré et abject, ou dans la fièvre électorale, décrier un candidat violent et mal embouché, ou attaquer un fonctionnaire antipathique, on disait: "C'est Ubu..." Bientôt, Ubu fut illustré et Jarry fut oublié. Ce phénomène n'est pas unique d'un héros de théâtre ou de roman qui vit en-dehors de celui qui l'a créé. Combien de gens connaissent Joseph Prudhomme, tracent son portrait, citent ses mots, sans se rappeler qu'il a pour père Henry Monnier? C'est encore le cas de Robinson, aussi célèbre que l'auteur du livre, Daniel de Foë, l'est peu.

Cette étrange fortune ne correspond pas toujours au mérite de l'ouvrage. Elle dépend d'une concours de circonstances, d'une occasion opportune, et plutôt du hasard que d'un effort méthodique, et d'un effort de publicité. Des courants se forment donc la cause demeure mystérieuse... Comment? Pourquoi? Méditez sur La Psychologie des Foules, de Gustave Le Bon, et essayez de déchiffrer cette énigme. — Le Bonhomme Chrystal.

Peu à peu, la silhouette s'enfla démesurément; le type devint populaire; il acquit une existence propre, indépendante de l'existence d'où il était sorti. On voulait désigner un individu taré et abject, ou dans la fièvre électorale, décrier un candidat violent et mal embouché, ou attaquer un fonctionnaire antipathique, on disait: "C'est Ubu..." Bientôt, Ubu fut illustré et Jarry fut oublié. Ce phénomène n'est pas unique d'un héros de théâtre ou de roman qui vit en-dehors de celui qui l'a créé. Combien de gens connaissent Joseph Prudhomme, tracent son portrait, citent ses mots, sans se rappeler qu'il a pour père Henry Monnier? C'est encore le cas de Robinson, aussi célèbre que l'auteur du livre, Daniel de Foë, l'est peu.

Cette étrange fortune ne correspond pas toujours au mérite de l'ouvrage. Elle dépend d'une concours de circonstances, d'une occasion opportune, et plutôt du hasard que d'un effort méthodique, et d'un effort de publicité. Des courants se forment donc la cause demeure mystérieuse... Comment? Pourquoi? Méditez sur La Psychologie des Foules, de Gustave Le Bon, et essayez de déchiffrer cette énigme. — Le Bonhomme Chrystal.

Peu à peu, la silhouette s'enfla démesurément; le type devint populaire; il acquit une existence propre, indépendante de l'existence d'où il était sorti. On voulait désigner un individu taré et abject, ou dans la fièvre électorale, décrier un candidat violent et mal embouché, ou attaquer un fonctionnaire antipathique, on disait: "C'est Ubu..." Bientôt, Ubu fut illustré et Jarry fut oublié. Ce phénomène n'est pas unique d'un héros de théâtre ou de roman qui vit en-dehors de celui qui l'a créé. Combien de gens connaissent Joseph Prudhomme, tracent son portrait, citent ses mots, sans se rappeler qu'il a pour père Henry Monnier? C'est encore le cas de Robinson, aussi célèbre que l'auteur du livre, Daniel de Foë, l'est peu.

Cette étrange fortune ne correspond pas toujours au mérite de l'ouvrage. Elle dépend d'une concours de circonstances, d'une occasion opportune, et plutôt du hasard que d'un effort méthodique, et d'un effort de publicité. Des courants se forment donc la cause demeure mystérieuse... Comment? Pourquoi? Méditez sur La Psychologie des Foules, de Gustave Le Bon, et essayez de déchiffrer cette énigme. — Le Bonhomme Chrystal.

VOS YEUX

Je compare vos yeux à ces clairs fontaines Où les astres d'argent et les étoiles d'or Font miroiter, la nuit, les flammes incertaines. Vienne à glisser le vent sur leur onde qui dort, Il faut que l'astre émigre et que renaitte, passer, luire et s'éteindre encor. Si cruelle maintenant, si tendre tout à l'heure, Vos beaux yeux sont pareils à ces floes décevants, Et l'amour ne s'y mire et l'amour n'y demeure. Que le temps d'un reflet sous le frisson des vents.